

Le 2 avril 1982

François Fédier

Volume 24, numéro 4 (142), juillet–août 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fédier, F. (1982). Le 2 avril 1982. *Liberté*, 24(4), 62–64.

FRANÇOIS FÉDIER

Le 2 avril 1982

Je n'ignore pas tout ce qui se dit à propos de Castaneda — et d'abord de son inaccessibilité. Mais l'important, ce sont ses livres. Et dans ses livres, ce qui se dit. Là, il n'y a plus que deux possibilités: ou bien (comme apparemment c'est la nouvelle mode) dénoncer une imposture, ou bien regarder ce qui est dit comme le reflet (direct ou indirect) d'une «culture» non occidentale.

Il se trouve que je regarde et que je lis. La seule chose que je pourrais donc faire, c'est de recopier des passages qui me disent quelque chose. Il y en a beaucoup. Sur la mort; sur l'apprentissage; sur l'ordre du monde; sur le rêve; sur la connaissance et la puissance.

Voici, par exemple, tiré du premier livre, un propos du maître indien: «Un homme va à la connaissance comme il part à la guerre, avec lucidité, crainte, respect et une ferme assurance. Aller vers la connaissance ou à la guerre de toute autre façon est une faute et qui la commet peut passer sa vie entière à le regretter».

L'unique chose qui me semble essentielle à dire ici c'est ceci: penser qu'il s'agit là d'une fiction, c'est ne pas savoir ce que peut être une fiction. Quelqu'un qui parle ainsi sait ce qu'il dit — et si, par malheur

pour lui, il ne le savait pas, il transmet pourtant exactement le message. Dans les deux cas, c'est quelqu'un de diablement intéressant. Et plus passionnant que lui, le message même. La poésie, dit Baudelaire, est plus réelle que la réalité. Une fiction — il y a là aussi des degrés, dont le culminant est celui où la fiction pure est fiction d'un ordre plus réel que le réel. Breton parlait ainsi de surréalisme. Mais le surréalisme n'est pas essentiellement poétique, car il se réfère encore (et à contresens) au réel. La poésie se pense au contraire comme l'ordre même, disons pour aller vite, l'ordre même de la liberté. Etre libre, c'est obéir. La plus entière obéissance c'est l'obéissance à ce que je ne suis pas, mais à quoi, sans cesse, il faut que je me rapporte pour pouvoir être ce que je puis être.

Toujours dans le premier livre, don Juan déclare: «l'emploi d'un nom est un acte de conséquence». Y a-t-il le moindre sens à se poser ici des questions d'authenticité?

Par ailleurs, il semble qu'il soit beaucoup question de *sorcellerie* dans ces livres. Sans doute un nom à conséquence.

Je quitte la machine pour recopier quelque chose qui me touche encore de plus près. C'est toujours dans le premier livre: «Il ne faut jamais oublier qu'un chemin est seulement un chemin; si tu sens que tu ne dois pas le suivre, alors sous aucun prétexte ne continue d'y avancer. Pour obtenir une telle lucidité d'esprit il faut discipliner sa vie. Alors seulement tu pourras comprendre que tout chemin n'est qu'un chemin auquel tu peux renoncer si ton cœur le désire sans faire affront à personne, ni à toi ni aux autres... Pose-toi, et à toi seul, une question... *ce chemin a-t-il un cœur?* Tous les chemins sont les mêmes, ils ne

conduisent nulle part. Il y a des chemins qui traversent la forêt, d'autres qui vont dans la forêt... L'un d'entre eux a un cœur et l'autre n'en a pas. L'un est propice à un merveilleux voyage; aussi longtemps que tu le suis, tu ne fais qu'un avec lui. L'autre te fera maudire ta vie.»